

Meshair S. Jones

Soif de vivre



Meshair S. Jones

T. Talou

Soif de vivre

© Meshair S. Jones, T. Talou, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9378-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mes frères et sœurs, qu'ils sachent qu'il n'y a pas de limites
à ce que nous pouvons accomplir
et à ce que nous pouvons devenir.*

Je m'appelle Meshair. Je suis née et ai été élevée dans un des pays les plus religieux au monde, ou probablement le pays le plus religieux au monde: le royaume d'Arabie Saoudite.

J'avais dix ans lorsqu'un incident a changé ma perception de la société.

En tant que femme, il est très difficile de grandir dans une telle société : beaucoup de choses sont imposées et peu d'options s'offrent à elles.

Voici comment j'ai réussi à composer avec cette société et comment j'ai pu m'en affranchir.

Aujourd'hui, je me sens libre et puissante. C'est comme si je dansais avec mon âme sur la plage au clair de lune...

Selon les croyances de chacun, certains penseront que je suis une honteuse rebelle, une scandaleuse rebelle ou une vaillante rebelle...

Chapitre 1

Comme d'habitude, la journée était chaude et ensoleillée. Dans la cour de l'école, tous les enfants couraient et jouaient bruyamment; tous sauf moi.

Je m'étais cachée dans un coin de la cour. J'étais si triste ! Hier, j'avais appris la mort de Mère Teresa, mon idole. Un surveillant m'a aperçue et s'est approché.

« Meshair ! Pourquoi es-tu assise seule sous cet escalier ? Quelqu'un t'a fait du mal ? ».

« Oh non ! Monsieur Abdurahman, je suis triste car Mère Teresa est morte ! ».

« Mère Teresa n'était pas musulmane. À l'heure qu'il est, elle doit brûler en enfer. Tu ne dois pas être triste quand un non-musulman meurt » m'a répondu Monsieur Abdurahman dédaigneusement.

Mon estomac s'est noué instantanément.

J'ai relevé la tête et j'ai demandé, les yeux pleins d'espoir:

« Mais Mère Teresa n'a rien fait de mal ! Sa vie entière, elle l'a consacrée aux pauvres et aux malades qui n'avaient pas accès à la médecine ! Toute sa vie, elle l'a passée à aider les autres et à répandre de la bonté. Comment Dieu pourrait-il renier son travail et l'envoyer en enfer maintenant qu'elle est morte ? ».

Mister Abdurahman a soupiré, s'est accroupi et a affirmé, me regardant droit dans les yeux: « Toute personne non-musulmane, quoi qu'elle fasse et quelle que soit sa bonté, va droit en enfer. Cela ne se discute pas. Suis-je clair ? ».

Il s'est relevé et m'a laissée seule, la tête pleine de doutes que je n'étais pas sensée avoir.

La journée d'école terminée, comme d'habitude, mon père m'attendait devant l'école pour me racompagner à la maison en voiture.

Mon père n'avait jamais une minute de retard, jamais.

Je suis montée dans la voiture et j'ai eu droit à la question habituelle:

« Comment s'est passée ta journée à l'école ? ».

Comme d'habitude, j'ai répondu: « C'était OK ! ». Je ne répondais jamais bien, jamais mal; juste OK pour couper court à d'autres questions.

Mais là, j'ai ajouté: « Oh si ! J'ai eu une discussion terrible avec un de mes surveillants dans la cour de récréation et ça m'a rendue très triste ».

"Oh, non ! Que s'est-il passé, ma chérie ? ».

Je lui ai donc rapporté ma conversation concernant Mère Teresa.

J'avais le maigre espoir que mon père m'apporte une réponse plus réconfortante que celle de Monsieur Abdurahman...

Sans hésitation, mon père m'a dit mot pour mot la même chose ! On aurait pu croire qu'il avait assisté à la conversation !

J'avais dix ans. Ce jour là, j'ai compris que je doutais.

Ça a été le début d'une révolution.

Je m'appelle Meshair, ça veut dire sentiment en Arabe. Je suis née en 1987.

J'ai trois frères et trois soeurs, nous sommes de nationalité somalienne mais tous nés à Riyad, en Arabie Saoudite. Nous y avons été élevés dans le respect des règles religieuses qui régissent ce royaume.

Ma langue maternelle est le somali, mais nous parlons arabe à la maison. Tout bon musulman doit savoir lire, écrire et parler l'arabe, c'est la langue du Coran, Le Livre Saint.

Mes parents - tous deux somaliens - ont décidé d'émigrer à Riyad pour deux principales raisons. D'abord, ils ne voulaient pas élever leurs enfants dans un pays aussi pauvre que la Somalie où les systèmes de santé et d'éducation sont défectueux; ensuite, ils voulaient que leurs enfants soient élevés dans le strict respect des règles de leur religion: l'Islam. Ils ont choisi l'Arabie Saoudite, lieu de naissance du dernier prophète et pays où des millions de Musulmans viennent en pèlerinage chaque année pour le «Hajj », l'un des cinq piliers de l'Islam.

Riyad est une mégapole de plus de six millions d'habitants. Elle est

moderne, bien pourvue en hôpitaux, centres commerciaux, restaurants et supermarchés. Mais ce qu'il y a en plus grand nombre, ce sont les mosquées: il y en a au moins une tous les un ou deux kilomètres...

À Riyad, la prière est obligatoire.

Il y a les cinq prières principales par jour: un autre des cinq piliers de l'islam.

Les hommes doivent de préférence se rendre à la mosquée pour prier. Quant aux femmes, elles prient chez elles.

En plus de ces cinq prières principales, il y a ce que j'appelle les « petites prières ».

Il faut réciter ces « petites prières » partout et en toutes circonstances: à la maison, à l'école... Chaque geste du quotidien doit être accompagné de la petite prière adéquate. Il est difficile de toutes les mémoriser.

Essayez de vous rendre compte de ce que c'est. Mettez-vous dans la peau d'une petite fille de dix ans pendant une journée. Quand je me réveille le matin, avant de me lever, je dois réciter une prière pour remercier Dieu de m'avoir réveillée. Je me rends ensuite à la salle de bain, mais comme elle est considérée comme la maison de Satan (je n'ai jamais compris pourquoi ! est-ce parce qu'on s'y déshabille ?), je dois réciter une prière. En sortant de la salle de bain, je dois réciter une autre prière pour m'excuser auprès de Dieu d'avoir été dans la «maison de Satan». Je passe ensuite à la cuisine pour boire un verre d'eau ou de lait. Mais avant de commencer à boire, je dois réciter une autre prière. Après avoir fini mon verre, je dois à nouveau remercier Dieu avec une prière. C'est la même chose avec la nourriture: avant et après manger, il faut faire une prière. Quand je sors de chez moi pour aller à l'école, je dois aussi réciter une prière. Quand je monte dans la voiture, il y a une autre prière. Quand je rentre dans mon école, une autre. Quand je m'installe dans la salle de classe, je suis censée réciter une prière avant même de toucher mon cahier ou mon stylo.

Puis, lorsque midi sonne, c'est l'heure de l'une des cinq principales prières qui elle, dure quinze à vingt minutes et pendant laquelle on doit se déconnecter complètement de tout pour se consacrer uniquement à Dieu.

Je vous fais grâce du reste de la journée.

Voici donc, concrètement, sans exagération, une demi-journée normale pour une musulmane en Arabie Saoudite. On est sans cesse rappelé à l'ordre par ses parents, ses professeurs ou d'autres adultes et enfants si on oublie de réciter les prières. Chaque acte est ponctué par une prière. Je ne récitais jamais ces prières par amour ou passion pour la religion ; je ne les récitais que pour que les gens me laissent tranquille. Imaginez la pression !

Si j'oubliais, toute personne présente qui n'avait pas entendu la prière qui devait être dite, avait le droit de m'obliger à la réciter même si c'était un parfait inconnu.

Pour chaque situation, il y a une prière. C'est une phrase qu'il est nécessaire de dire à voix suffisamment haute pour qu'elle soit comprise par toute personne présente. Par exemple, avant de commencer à boire ou manger, il faut dire: « *Bismillah* », qui signifie: au nom de Dieu; en rentrant dans la salle de bain, il faut dire: « *A'udhu billah* »: je cherche refuge en Dieu, en sortant de la salle de bain: « *Qufranuk* »: je demande pardon...

Ce ne sont que quelques exemples courts, d'autres situations sont accompagnées de phrases plus longues. Certaines personnes déclament ces phrases d'une voix très forte, de manière dramatique. Je les ai toujours considérées comme des crâneuses !

La religion nous impose de prier, mais elle régit aussi de nombreux domaines de la vie de tous les jours. Je dois vous exposer quelques unes de ces « règles locales ».

Par exemple, de nombreux lieux à Riyad comportent une partie pour les hommes et une autre pour les femmes. Une femme ne doit pas se retrouver seule en présence d'un homme autre que son père ou ses frères. Une femme à Riyad doit donc toujours être accompagnée par un membre masculin de sa famille. Elle ne peut aller nulle part sans la présence de ce « tuteur »: c'est obligatoire. Cela peut être un frère, un père, un mari ou même un fils, s'il a plus de douze ans. Mais les cousins ne peuvent pas remplir ce rôle de chaperon: ce sont potentiellement de futurs maris.

Afin de veiller à l'application de ces règles, il existe une police religieuse: la Muttawa. Elle dépend du bien nommé « Comité pour la promotion de la vertu et

la prévention du vice ».

Ses membres, uniquement des hommes, sont habillés de la traditionnelle *thobe* blanche, leur tête est couverte du *shimaaq* rouge et blanc; ils portent tous une longue barbe. Ils circulent à bord de grosses voitures blanches ornées du logo de la *Muttawa*.

Ils patrouillent dans la ville. Ils vont dans les centres commerciaux, les restaurants, les hôtels, tous les lieux publics et peuvent insulter les gens, les réprimander et même les arrêter et les conduire au poste de police s'ils estiment qu'un comportement, une attitude, une tenue vestimentaire n'est pas conforme aux attentes de la société. Ils sont encouragés par le gouvernement. Ils usent et abusent de leur pouvoir, surtout sur les femmes.

Ils sont particulièrement pointilleux sur le respect des règles vestimentaires imposées aux femmes. C'est généralement vers dix ans que ces règles vestimentaires commencent à s'appliquer aux filles et ce jusqu'à la fin de leur vie.

Elles commencent alors à porter l'abaya. L'abaya, c'est une robe ample qui couvre l'ensemble du corps à l'exception du visage, des pieds et des mains. En plus de ce « sac » qui ne laisse rien entrevoir des formes du corps féminin, le port du voile est obligatoire afin que l'ensemble de la chevelure soit invisible: pas un cheveu ne doit dépasser. Dès qu'elles sortent de chez elles, elles ne doivent pas quitter l'abaya et le voile. Enfreindre ces règles, c'est s'exposer à de sévères réprimandes, voir plus.

Mon existence et mon éducation ont été régies par la pratique de l'Islam et l'obéissance à Dieu.

Concrètement, tous mes faits et gestes: chaque pas, chaque conversation à l'école, chaque repas familial, chaque événement social ne sont destinés qu'à répondre aux attentes de Dieu et de son prophète.

Moi, petite fille de dix ans, je n'arrivais pas à accepter le fait que Mère Teresa aille en enfer. Ici, les gens croient que contrairement à un bon musulman qui lorsqu'il meurt, se rend directement au paradis; n'importe qui d'une religion différente va en enfer après la mort, peu importe à quel point il était bon et quel que soit le bien qu'il ait fait pendant sa vie.